

Laure Mandeville

LES RÉVOLTÉS D'OCCIDENT



**De Trump à Zemmour,
que se passe-t-il vraiment ?**

L'Éditions de
Observatoire

Les révoltés d'Occident

Du même auteur

L'Armée russe. La puissance en haillons, Éditions n° 1, 1994.

La Reconquête russe, Grasset, 2008.

Qui est vraiment Donald Trump ?, Les Équateurs, 2016.

Laure Mandeville

Les révoltés d'Occident

De Trump à Zemmour,
que se passe-t-il vraiment ?

ISBN : 979-10-329-2493-8
Dépôt légal : 2022, avril
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2022
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« [...] je voyais deux classes, l'une petite et l'autre nombreuse, se séparant peu à peu l'une de l'autre [...], marchant isolément et en sens contraires [...]. »

Alexis de Tocqueville

« Folle prudence des politiques et des sages qui discutent, mesurent et ajournent les sacrifices susceptibles de prévenir le désastre, jusqu'à l'heure où, le désastre s'étant produit, le sacrifice doit être décuplé et reste encore inutile. »

René Grousset

Introduction

Retour à la nation

Ils sont là « pour la France ». Ils sont médecins, architectes, ingénieurs, carrossiers, étudiants, infirmières, agents commerciaux, comptables, ouvriers, enseignants, et ils disent qu'ils s'inquiètent pour le pays qu'ils voient se défaire. Ils se disent pleins d'espoir et d'admiration pour leur champion Éric Zemmour, « le Z », parce qu'il est « sincère », « n'a peur de rien » et « parle si bien » de la nation française, de son histoire, de son héritage et des défis qui cernent le pays. Ils portent des tee-shirts « Génération Z », brandissent des drapeaux français et entonnent avec ferveur « La Marseillaise ». Les plus âgés confient qu'ils attendaient un tel homme depuis très longtemps. Les plus jeunes disent, eux, que c'est la première fois que leur cœur bat si vite pour la politique.

Alors, quand il arrive ce dimanche 5 décembre dans le hall 6 bourré à craquer du parc des expositions de Paris-Nord Villepinte, au fin fond du 93, où plusieurs intervenants ont déjà chauffé la salle, près de 15 000 personnes se lèvent pour acclamer Éric Zemmour, à l'occasion du lancement de sa campagne présidentielle et de son mouvement Reconquête !. Clameurs, flots d'innombrables drapeaux tricolores qui flottent au-dessus d'une marée humaine, sifflements et

cris enthousiastes. Dans l'immense hangar baigné de grands jets lumineux bleutés qui confèrent à la scène une ambiance un peu irréelle et un air de grand-messe électorale américaine, un encéphalogramme dont on entend battre le pouls apparaît en lumière bleu, blanc, rouge sur l'écran géant qui domine l'estrade. Il bat à grands coups sourds, comme le pouls de la France qui attend...

Mais qu'attend-il exactement, ce vieux pays que tous les sondages placent à droite, révélant en revanche un effondrement de tous les partis de gauche à l'exception de La France insoumise ? Est-il prêt à renverser la table de la politique, dont le président Emmanuel Macron a peiné à changer les contours, malgré ses promesses de rupture ? La France, que tout le monde louait pour avoir été en 2017 l'« exception raisonnable » d'un monde qui virait alors au populisme, est-elle prête aujourd'hui, à sa manière, à un tremblement de terre « à la Trump » avec cinq ans de décalage, malgré tous les tumultes que la tempête trumpienne a suscités en Amérique ? Ou, traumatisée par la Covid-19, les violences de groupes extrémistes qui ont pris en otage la révolte des Gilets jaunes et les attentats terroristes islamistes qui se succèdent, reculera-t-elle effrayée par la perspective d'une « guerre civile », qu'à droite comme à gauche on annonce à voix basse depuis des années ?

En observant l'entrée triomphale de mon ancien confrère du *Figaro*, Éric Zemmour, presque porté par la foule qui l'acclame, en scrutant les milliers de visages qui pendant une heure et demie vont savourer et applaudir, électrisés, chaque mot de son discours d'entrée en campagne, je réalise à quel point ce qui se passe est inédit, ahurissant, dans l'histoire

politique française récente – donc digne de l'attention la plus extrême. Des questions se précipitent dans ma tête comme, j'en suis sûre, dans celle de tous ceux qui assistent à l'événement, en observateurs ou en citoyens. Que sommes-nous vraiment en train de vivre, à Villepinte, avec la percée fulgurante de « Z » en politique ? Est-ce un engouement qui passera comme une comète ? ou une révolution politique populaire qui va, comme en Amérique avec Trump, contourner le système pour organiser ce qu'Éric Zemmour appelle « la reconquête » ? Assistons-nous à la réémergence de « la bête immonde » du nationalisme, comme l'affirment chaque jour sur les ondes et les écrans une grande partie de la communauté des journalistes et universitaires ? ou plutôt à un sursaut du pays dont il faut se réjouir parce qu'Éric Zemmour va, quel que soit le destin de son aventure, faire sauter les digues du « politiquement correct » et obliger le pays et la classe politique à regarder en face le défi de l'immigration incontrôlée et de l'islamisation croissante des territoires perdus de la République ? Peut-être les deux à la fois ?

Surtout, par quel concours de circonstances extraordinaire un écrivain polémiste, certes de talent, mais qui avait pour mission de décrypter le réel en solitaire, à l'aide de sa plume trempée et de son éloquence télévisuelle, a-t-il pu se retrouver projeté soudain dans la grande aventure de la présidentielle française et se métamorphoser en politique sous nos yeux, alors qu'il y a cinq mois à peine il n'avait ni structure, ni mouvement, ni programme, et que l'essentiel de la classe journalistique et politique se gaussait de l'idée de sa candidature, affirmant qu'il n'avait pas l'étoffe et qu'il n'avait de toute façon en tête que le désir de vendre des livres ? Éric Zemmour pourrait-il faire une échappée

pour jouer l'« homme providentiel », ce rôle dont la France, toujours un peu bonapartiste, rêve secrètement depuis des années pour « remettre de l'ordre » ? Dans tous les cas, pourquoi un mouvement populaire d'ampleur nationale est-il en train de se former à grande vitesse autour de lui ?

Bien sûr, le passé de cet observateur iconoclaste, qui affirme que le pays « est en danger de mort », son cheminement personnel, sa réflexion approfondie sur le destin historique et politique de la France, ses liens étroits avec un monde politique qu'il connaît par cœur, sa popularité croissante dans une partie de l'opinion française qui a fait de lui une sorte de maître à penser et son positionnement de Cassandre intellectuel ne trouvant pas, comme en son temps l'historien français Jacques Bainville¹, d'homme d'État capable d'incarner ses idées ont joué un rôle clé dans sa spectaculaire reconversion. Nous y reviendrons. Mais la thèse centrale de ce livre est que sa percée fulgurante dans une campagne présidentielle que tout le monde croyait jouée d'avance n'est pas fortuite. C'est une vague qui vient de bien plus loin et qui dépasse largement les frontières de la France. Une vague populaire occidentale qui s'est nourrie des échecs et paralysies de ses élites politiques, et ne cesse de propulser au premier plan des hommes extérieurs à leurs rangs, pour porter ses revendications et ses anxiétés profondes... Le « phénomène Zemmour », car c'est bien d'un phénomène qu'il s'agit, exprime la rupture de ban d'une partie du peuple français avec des élites jugées impuissantes à formuler, donc à résoudre, le redoutable défi de l'immigration

1. Éric Zemmour, « Jacques Bainville, un Cassandre si actuel », *Le Figaro*, 22 avril 2021.

incontrôlée, de la place de l'islam dans nos démocraties et, plus largement, de la « globalisation ». Des sujets que Zemmour et ceux qui le soutiennent jugent existentiels. L'écrivain journaliste porte aussi la rébellion d'une partie du pays contre certaines valeurs « progressistes » sociétales qui ont entrepris de déconstruire tout notre socle républicain, jusqu'à l'institution de la famille traditionnelle. Des pans entiers de la société française ne veulent par exemple à aucun prix de l'abolition du genre ni de la négation du féminin et du masculin, au nom de la liberté d'être « ce que l'on veut ». Ils ne veulent pas d'un monde sans limites.

En mettant la France et sa crise civilisationnelle au cœur de son projet, en posant la question centrale de sa survie, de son « droit à la continuité historique », pour reprendre la formule d'Alain Finkielkraut, Éric Zemmour répond à l'anxiété et au désir de changement de la société française, bien au-delà du « ghetto » – d'ailleurs de plus en plus large – dans lequel le système avait réussi à contenir le Rassemblement national de Marine Le Pen. « Nous voulons l'aider à sauver la France tout simplement », me lance Nathan, 20 ans, sur le ton de l'évidence, alors que je l'interroge sur les raisons de son engagement dans Génération Z. Pour lui, cette formule n'est pas grandiloquente. Il explique que l'État a perdu « le contrôle ». Évoque l'immigration qu'il faut arrêter si l'on veut intégrer ceux qui sont déjà là. Mais, « surtout », « la question de l'insécurité » à laquelle il dit être confronté au quotidien dans la banlieue d'Orsay où il vit et fait ses études. « Vouloir rétablir l'autorité, ce n'est pas fasciste, ça », me lâche-t-il.

L'impact de ce thème du sauvetage de la nation et de « la perte de contrôle » apparaissait déjà très clairement

à l'occasion de la tournée préélectorale, « À la croisée des chemins », lancée par le polémiste avec ses lecteurs, à l'occasion de la sortie de son livre *La France n'a pas dit son dernier mot* (2021). Dans la longue file qui s'étirait sur des centaines de mètres, à l'entrée du Palais des congrès de Bordeaux, où il devait prononcer un discours, le 12 novembre, on croisait une France très mélangée socialement et de tous âges. « Éric Zemmour nous redonne espoir ; c'est la personne qui nous représente le plus car il veut renverser le système », expliquait Allan Villadary, 23 ans, originaire de Bergerac et employé dans une centrale nucléaire. « C'est notre dernière chance, il n'y en aura pas d'autre si on loupe le coche ; j'ai grand espoir qu'il aille jusqu'au bout et qu'il chamboule toute cette pagaille », me confirma Jean-Luc, son père, 53 ans, qui expliqua être venu à un meeting pour la première fois de sa vie. Il évoqua l'immigration et l'insécurité comme thèmes principaux de préoccupation. « Même à Bergerac, on ne peut plus se promener tranquille. Alors fini la rigolade, cela fait cinquante ans que ça dure ; je pense à l'avenir de mes enfants », ajouta-t-il. Yoann, l'ami d'Allan, 22 ans, nota que Zemmour était « le seul à dire la vérité ». À l'intérieur, où les jeunes de Génération Z formaient une haie d'honneur pour accueillir les arrivants, trois amis n'hésitaient pas à dire qu'ils partageaient le côté sombre du diagnostic d'Éric Zemmour sur la trajectoire du pays, si rien n'était tenté pour arrêter l'immigration incontrôlée. « Nos parents disent qu'ils se souviennent de l'endroit où ils étaient le 11 Septembre mais, dans ma génération, nous nous souvenons de l'endroit où nous étions le 6 janvier, au moment de l'attentat de *Charlie Hebdo*, pendant les attaques du Bataclan et au moment de la décapitation de Samuel Paty », a dit

Roman Dupouy, un cadre commercial trentenaire, révélant une jeunesse en état de traumatisme collectif. Ces jeunes de Génération Z racontaient aussi leur « fierté » d'être français d'une manière à la fois joyeuse et sobre – en comparaison notamment avec le patriotisme très extraverti des Américains. Leur sentiment ne ressemblait en rien à la « passion rance » ou « triste » qu'évoque un certain discours médiatique et politique dès que l'on traite de nation ou de patrie. Ils parlaient de l'amour du pays comme de quelque chose de « naturel ». « Y a-t-il passion plus belle que celle de la France ? » leur a demandé Éric Zemmour, quelques heures plus tard à Bordeaux. Et eux de nous confier à quel point cela les touchait. « Les gens le voient par l'angle de ses petites phrases coupantes, mais il a un profond amour de la France », a insisté Achraf Baddi, un jeune Français d'origine kabyle, notant qu'il ne s'était « jamais senti dans un milieu aussi peu raciste que le “mouvement Z” ». « Notre couleur de peau ne peut être un drapeau, notre seule couleur, c'est le bleu, blanc, rouge », a-t-il dit. Edouardo Vaz, apprenti boulanger d'origine portugaise qui expliqua se définir comme royaliste, m'affirma être venu à Zemmour parce qu'il « met des mots sur ce que nous ressentons et pensons tous ». « La manière dont il parle de la France, c'est une douce musique ; j'aime qu'il défende nos traditions, notre art de vivre », expliqua le jeune homme, tout sourire, un béret basque vissé sur la tête. Il ajouta que Zemmour « pouvait gagner », pariant que beaucoup d'abstentionnistes se déplaceraient pour lui. « Il y a beaucoup d'ouvriers parmi eux et ils l'écoutent », insista-t-il, démentant l'idée que Zemmour ne ferait pas d'adhésions dans les milieux populaires.

Déjà-vu

Pour moi qui ai couvert toute l'ascension de Donald Trump et avais, à contre-courant de l'avis majoritaire, pressenti sa victoire en sortant de la myopie washingtonienne pour aller à la rencontre de l'Amérique profonde, l'impression de déjà-vu est assez vertigineuse. Non pas que le milliardaire new-yorkais devenu président et l'écrivain journaliste Éric Zemmour puissent être aisément comparés, ni que la trajectoire de l'un annonce avec certitude le succès électoral du second. En réalité, un gouffre sépare ces deux personnalités : leur matrice culturelle et politique, leurs parcours aussi ; sans parler de la tradition politique de la France et de l'Amérique, si différentes. Mais les racines de ces deux phénomènes politiques – et la « petite musique » qui monte des profondeurs des deux pays – sont en revanche très similaires. Dans les longues files d'attente qui s'étiraient dans les plaines de l'Iowa ou les montagnes de Pennsylvanie, pour accéder aux meetings monstres du candidat républicain, en 2016, les Américains des classes moyennes et populaires invoquaient presque mot pour mot les mêmes raisons que les jeunes de Génération Z pour expliquer leur venue aux meetings de Donald Trump, leur enthousiasme et leur patience infinie malgré les heures d'attente, parfois par des températures polaires. Dans ces grands-messes qui avaient un faux air de concert de rock, on sentait bien le désir du peuple de se dresser contre des élites jugées totalement déconnectées. Comme Zemmour maintenant, le milliardaire de New York mettait des mots sur leurs colères, leur refus de l'immigration illégale, leur désarroi face à l'appauvrissement, la

désindustrialisation et l'insécurité, leur sentiment d'un délitement chaotique et incontrôlable, leur inquiétude face à l'islam radical. Il en appelait à leur patriotisme fervent que, déjà, Reagan avait réveillé, après une présidence Carter qui avait incarné le doute et le vacillement de l'Amérique. Trump osait dire « tout haut ce qu'eux vivaient au quotidien », selon la formule du politologue français Jérôme Fourquet dans sa récente enquête sur le phénomène Zemmour. « Il dit les choses comme elles sont, il pense comme nous, il est nous », m'avait alors confié Brian, ouvrier rencontré après un meeting tenu à Long Island. Dire les choses, c'était redonner ses lettres de noblesse à l'idée de nation, confirmer que le cadre national restait le bon pour protéger la société de la tourmente géopolitique, migratoire, économique et culturelle. Revendiquer la nécessité de protéger la frontière par un « mur », dans une période de vertige de la globalisation. Le mur était, bien sûr, surtout une métaphore symbolique. Mais elle remplissait sa fonction : répondre aux tenants de l'idéologie postnationale et globaliste qui dominait dans les milieux « comme il faut », selon lesquels les frontières et les nations sont dépassées et mauvaises. « Un pays sans frontières n'est pas un pays », leur rappelait l'homme d'affaires américain aux formules choc.

Ce qui rassemblait ces Américains des classes moyennes et populaires autour de Trump était qu'il fasse ce diagnostic à rebours de toute l'élite du pays – avec un culot incroyable. Ils admiraient son indomptabilité, sa capacité à se lancer dans l'arène, sans peur des censeurs qui l'accusaient de racisme. « Il est si rafraîchissant », me confiait une vieille dame venue l'écouter à Des Moines, Iowa. « Aujourd'hui, on ne peut plus rien dire ! » se plaignait-elle, bien décidée à le soutenir.

Même si ses saillies excessives, parfois mensongères, leur écorchaient les oreilles – la manière dont il avait fait allusion aux règles d'une journaliste qui l'attaquait durement, par exemple –, ils le soutenaient à cause de sa sincérité. En lui, ils avaient trouvé l'allié dont ils avaient besoin pour exprimer leur colère contre les gouvernants et les « sachants », et rejeter leur idéologie déconnectée du bon sens, leurs toilettes neutres, leur entre-soi condescendant. Avec Zemmour, dans un registre plus intellectuel et plus littéraire, alors que Trump faisait plutôt un show de bateleur de foire, c'est la même qualité d'indomptabilité et d'audace qui est plébiscitée par ceux qui le soutiennent. « Nous allons nettoyer le marais de Washington », disait Trump en 2016. Dénonçant une élite qui a « eu tout faux », Éric Zemmour a parlé, lui, dans sa déclaration de candidature de « chasser les mauvais bergers » qui ont emmené le pays vers « le gouffre ».

Disqualification a priori

Le sentiment de déjà-vu que je n'ai cessé d'éprouver depuis le début de la précampagne de Zemmour n'est pas seulement dû à la connexion, finalement assez mystérieuse, qui s'est scellée entre l'écrivain journaliste et la partie des Français qui, pendant les signatures de livres, l'« implorent », raconte-t-il, « de les sauver ». Il provient aussi du contraste entre ce qui se passe sur cette nouvelle planète Zemmour et la muraille de critiques et de peur que cette candidature inattendue et les thèmes qu'elle porte ont immédiatement suscité dans les élites politiques et médiatiques françaises. Tout en lui ouvrant les ondes très largement dans le

désir de faire du « buzz » dès les premières semaines de sa précampagne, exactement comme cela avait été le cas avec Donald Trump, invité sans relâche tout en étant agoni de critiques, beaucoup de commentateurs se sont immédiatement dressés comme des pythies pour prédire le retour des années 1930, égrenant pêle-mêle et sans nuances anathèmes et épithètes disqualifiants contre Éric Zemmour pour évacuer tout débat. On l'invite, mais on l'invective : « raciste », « fasciste », « antisémite », « sexiste », « autoritariste »... Tel est le diagnostic qui avait été asséné à Trump. Et il est, à la virgule près, utilisé maintenant contre Zemmour de manière tout aussi caricaturale et sommaire – comme s'il s'agissait finalement d'un combat du Bien contre le Mal, et non d'un exercice de journalisme. Comme s'il était impossible de trouver la bonne distance. Alors est-ce encore possible ? ou sommes-nous entrés, comme le disent les philosophes politiques américains Joshua M. Mitchell et Joseph Bottum, dans l'ère de la politique comme religion – une réalité qui est devenue incontestable en Amérique, où les partis s'affrontent avec un fanatisme quasi religieux ? C'est ce que semble en tout cas penser Éric Zemmour à propos de la gauche, quand il déclare à *Valeurs actuelles* qu'« elle ne fait plus de politique mais de la morale » et qu'« elle excommunie au lieu de débattre¹ ».

Schizophrénie

Je me souviens que j'avais éprouvé un sentiment de totale schizophrénie, en suivant d'une part les débats

1. Éric Zemmour, dans *Valeurs actuelles*, le 22 décembre 2021.

sur le phénomène Trump à la télévision américaine, puis en sillonnant les routes de l'Ohio et de la Pennsylvanie, où son public l'accueillait en triomphe. Sur CNN, tous les commentateurs répétaient que ses électeurs étaient des racistes, recroquevillés sur leurs « privilèges blancs » et leur « nativisme ». Mais il s'avéra sur le terrain qu'une large part d'entre eux étaient des démocrates déçus d'Obama, qui avaient voté pour lui et se retournaient maintenant contre son parti, dénonçant le virage à gauche du « parti de l'âne ». Ils n'étaient pas racistes ! Les médias matraquaient aussi l'idée que Trump était haï des femmes et qu'elles voteraient pour Hillary comme un seul homme (*sic* !) mais, à Middletown, Ohio, je découvris que les caissières du magasin Walmart – un lieu parfait pour rencontrer les classes populaires et moyennes – étaient pour lui, malgré ses mauvaises manières. Bien sûr, elles n'étaient pas fans de sa grossièreté, de « sa grande gueule », comme elles disaient. Mais elles passaient dessus allègrement, au nom des « vérités plus fondamentales » qu'il défendait, sur le commerce ou l'immigration. « Venez au pub ce soir rencontrer nos maris ; ils sont comme lui », rigolaient-elles. Je réalisai qu'en affirmant que le champion de la base républicaine avait la peste, les médias américains se dispensaient de se pencher sur le pays qui avait rallié Trump, ses revendications, son malaise dans la globalisation, son désir de mettre fin à l'immigration massive, son incompréhension face à la guerre lancée par les adeptes de la théorie du genre contre le « mâle blanc hétérosexuel ».

En rentrant de Villepinte et en branchant la radio, le soir du lancement du mouvement d'Éric Zemmour, j'eus le sentiment de revivre un peu ce même hiatus entre la description faite sur France Inter de l'événement

Chapitre 2. La matriochka de la révolte	
européenne	113
<i>Les lézardes béantes du « modèle néerlandais »</i>	113
<i>Quand le rêve multiculturaliste vole en éclats</i>	115
<i>La Hollande des oubliés</i>	122
<i>La question de la nation</i>	124
<i>Un monde sans sexes</i>	130
<i>Quelles autres limites faut-il encore abolir ?...</i>	134
<i>À travers l'Europe, nos quatre défis majeurs</i>	139
<i>Le phénomène Kurz</i>	145
<i>La Belgique contre Bruxelles</i>	152
<i>Viktor Orbán et le national-conservatisme version hongroise</i>	160
<i>Les deux Pologne qui s'empoignent</i>	178
<i>Les « missionnaires de Bruxelles » dans le viseur des révoltés d'Occident</i>	192
<i>Vladimir Poutine et l'illusion brisée du « contre-modèle »</i>	201
Chapitre 3. Le phénomène Zemmour,	
chaînon français de la révolte	213
<i>Colères françaises</i>	213
<i>Éric Zemmour est-il un Trump à la française ?</i>	219
<i>Éric Zemmour ou l'amour « immodéré » de la France</i>	228
<i>Le tremplin télévisuel</i>	234

<i>La radicalité assumée du diagnostic et du programme</i>	242
<i>La rencontre d'un homme et de deux révoltes</i>	252
<i>Catharsis</i>	262
<i>La grande muraille des élites</i>	268
<i>« Quelle heure est-il ? »</i>	276
<i>Médiocratie ?</i>	285
<i>Question de faisabilité</i>	291
<i>Les deux peurs des Français</i>	300
Conclusion. Défis existentiels	307